



ITALIE,
CASTEL DEL MONTE, 2003.
PHOTO BERNARD PLOSSU

PHOTOGRAPHIE

Bernard Plossu, la saveur de l'Italie

Tous les moments sont décisifs et surtout pas pittoresques dans ses instantanés pris de 1970 à 2010 aux quatre coins d'une péninsule où il se sent chez lui.

Qui est Bernard Plossu ? On peut s'attendre à tout de la part d'un homme capable d'aller vivre dans l'Arizona pour fouler la même terre, respirer le même air que le grand chef apache Cochise, qui utilise encore des appareils photo jouets en plastique, qui vit là où Braque peignait et où les frères Lumière ont tourné *l'Arrivée d'un train en gare de La Ciotat*, qui, chez lui, a laissé, des années, un livre de peinture ouvert à la page du tableau de Giorgione *la Tempête*...

Fidèle à l'esprit d'Allen Ginsberg et d'Henry Miller, qu'il a côtoyés

De lui, on sait qu'il dévore la vie, que c'est un amoureux, qu'il a gardé sa fraîcheur, un je-ne-sais-quoi de poétique et d'utopique qui réenchante le quotidien. On sait qu'il a formé son œil à la ligne claire de la bande dessinée, à la peinture (Kandinsky, De Chirico), au cinéma de la nouvelle vague, d'Antonioni, de Bergman, mais aussi aux comédies de Dino Risi. On sait qu'il reste fidèle à l'esprit d'Allen Ginsberg et d'Henry Miller, qu'il a côtoyés, que les romans de Cesare Pavese et de Carlo Emilio Gadda l'accompagnent depuis toujours et aussi ceux d'écrivains qui mettent des mots sur ses images, de Michel Butor à Denis Roche et Jean-Cristophe Bailly. On sait qu'il fabrique les livres à la chaîne, comme les cinéastes leurs films (près de 150) et qu'en photographie, ses copains sont l'Australien Max Pam, l'Américain Ralph Gibson et ses maîtres le Chilien Sergio Larrain, l'Américain Paul Strand. Qu'il nous montre son Ouest américain, son Mexique, ses déserts africains, son Sud européen, qu'il photographie en marchant, assis dans un train ou au volant, qu'il choisisse le noir et blanc ou la couleur Fresson, le net ou le flou, ce qui reste une énigme, ce n'est pas lui, mais ce qu'il est capable de faire advenir.

Sur les cimaises de la Maison européenne de la photographie, de Ventotene à Stromboli, de Bari à Milan, Turin

et Matera, où Pasolini a tourné son *Évangile*, que l'air soit léger ou orageux, la lumière solaire ou crépusculaire, la couleur sanguine ou pastel, on sent, d'abord, l'implication de l'auteur avec les petites gens du cru et l'architecture, la nature constituant leur monde. Un vrai engagement, une manière de vivre, loin du pathos et du spectacle.

Une géométrie aussi proche du cubisme qu'elle est éloignée de l'instant décisif de Cartier-Bresson

En regardant les images du livre si juste, si bien imprimé conçu avec Xavier Barral (*Voyages italiens*, 216 pages, 39,50 euros), on essaie de percer l'œil de voyant de ce photographe des temps faibles, qui prend conscience des lignes de force, met en relation les formes entre elles, donne à l'ensemble une unité, n'oubliant pas la profondeur, construisant une géométrie aussi proche du cubisme qu'elle est éloignée de l'instant décisif de Cartier-Bresson.

Comment rendre l'air du temps signifiant ? Comment traduire le ressenti de la liberté existentielle ? Comment réussir la représentation figurative de l'imprévisible en privilégiant l'ascèse ? Peut-être en se mettant en état de supraconscience pour accueillir l'étincelle poétique du « *subanalisme* », mot qui aurait pu être surréaliste s'il n'avait été inventé par Plossu dans les années 1970.

« *Ce que j'espère réaliser dans mes photographies est le non-temps, au lieu du temps arrêté. Comme les brefs moments de silence dans la musique du Moyen-Orient. Il ne s'agit pas d'évoquer l'ironie d'un instant, mais de préserver une lourdeur émotive. Un écho plutôt qu'un moment* », explique l'artiste dans le passionnant hors-série n° 12 de *Réponse Photo*.

MAGALI JAUFFRET

Jusqu'au 5 avril Maison européenne de la photographie
5-7 rue de Fourcy 75004 Paris www.mep-fr.org

